

A propos de : Luisa Muraro, *Le Dieu des femmes*, Lessius, Belgique, 2006

Une pensée qui présente
la vie d'une âme féminine printanière

Michèle Bolli
Théologienne – CH Lausanne

‘Mon sommeil s’effrite sous la gifle du vent. Et voilà
Dieu, qui arrive, rieur, avec son ciré et ses bottes,
pour m’inviter à sortir dans le monde avec lui’.

Jeanne - Marie Quinche

Dans l’ouvert, dans l’espace public, à l’extérieur, ou tout au moins en marge du cadrage patriarcal, elle parle, elle pense...Luisa Muraro. De sa pensée de philosophe et de sa vie avec des groupes de femmes, elle élabore son expérience d’une transcendance intuitivement saisie et la communique en ce livre.

Je l’avais rencontrée à la fin des années 1980, lors un colloque à Bologne, intitulé ‘*Il divino concepito da noi*’. Elle est maintenant professeur émérite de philosophie de l’Université de Vérone. Par ce livre, elle nous fait partager son projet de rendre compte du *Dieu des femmes*. Ambitieux à n’en pas douter ! Pourtant, n’est-elle pas l’une des plus expérimentées dans l’étude du langage et de la pensée des femmes ! N’est-elle pas la fondatrice de la *Libreria delle donne* de Milano et l’une des animatrices de l’association de philosophes *Diotima* ! Partenaire donc de cette extraordinaire élaboration d’une posture féminine, que la fin du XXe s. et le début du XXIe s. voit

émerger des décombres d'une déconstruction sans concession des formes culturelles conditionnées par la mentalité patriarcale. Une '*Jeune née*' comme l'avait nommée Hélène Cixous (1975) ! Une figure du féminin consistante. Non plus simplement représentée par le négatif, l'absence, l'abîme, la question et que sais-je encore ... Mais une forme féminine qui donne existence à une possibilité de partenariat entre les genres, dans le culturel... Forcément dérangeante pour certain-e-s.

Luisa Muraro, ici, ne se replie pas en philosophie, mais nous amène à réfléchir à cette situation de naissance avec sa passion pour la Mystique, avec ses connaissances de l'histoire du langage, de l'Histoire de celles qui ont commencé à créer une parole singulière entre le féminin et Dieu (oui, ici ce vocable au singulier et avec majuscule... Mesurons son audace).

Elle cite souvent un mouvement du XIII^e s. du nord de l'Europe, qu'elle a minutieusement étudié, celui des Béguines. Et, je dois reconnaître que grâce à elle, j'ai pu entrer dans ce langage, fleuri, désirant, sensuel, ardent, d'une audace relationnelle magnifique, que ces femmes ont utilisé pour aimer leur Dieu et pour dire combien elles se sont senties aimées de lui. L. Muraro cite Hardewijch et Marguerite Porete, Julienne de Norwich (que je cite aussi volontiers) et bien d'autres... Mais on ne trouve pas mention de Catherine de Sienne, appartenant pourtant à sa culture...

Il n'est pas possible de recenser tous les passages intéressants qui jalonnent ce livre ; passionnants par leur profondeur et leur précision de langage et de pensée... Son choix de parler à la première personne permet de suivre aisément le rythme sa pensée et de donner forme, de question en question, à l'émergence d'une expression langagière qui la transcrive au plus près. On vit et on lit avec une femme qui réfléchit, presque comme elle respire.

Sur ce chemin de philosophe qui cherche à cerner la place qu'elle souhaiterait reconnaître au vocable 'Dieu', je l'ai suivie pas à pas... Emue parfois que son sentier passe si près du christique (du moins tel qu'une partie de la théologie cherche à en rendre compte, comme émergence d'une nouveauté, d'une vie nouvelle). Déployant ce respect à l'égard d'une nomination de Dieu qui en prévient tout enfermement, toute appropriation indue... et dont elle rend compte

avec ses amies mystiques jusqu'à la non image, non représentation, complète... Comment ne pas relier son propos à celui de Paul Tillich, par exemple, qui parle du 'Dieu au-dessus de Dieu', pour dire cette dimension d'inconnaissance, ou d'E. Jünger qui parle de Dieu 'amour' comme 'secret du monde'... Ce Dieu - secret du monde - ne se révèle-t-il pas quelque peu, ici, en ce monde particulier de l'entre femmes', comme transcendance ? C'est peut-être cela que l'autrice a réussi à dire, la proximité de ce 'secret'. Son impact sur des formes de vie féminines.

Ne frôle – t - elle pas la réalité de la vie christique lorsqu'elle réfléchit à la fragilité des commencements... A la place de Marie... A cette volonté et nécessité de 'tenir la porte ouverte' à du possible... Et plus loin, à l'espérance de l'avènement d'un bien, d'un bon...pour tous. Lorsqu'elle développe sa réflexion au sujet de la liberté ... Liberté de distance... mais aussi liberté de dire, de se dire à l'autre... D'entendre l'autre se communiquer... De s'entre – tenir. 'Savoir de l'amour' dit-elle. Intelligence de l'amour qu'elle analyse en passant par le manque, le défaut d'être si l'autre n'est pas là, avec... Et ses conséquences d'amertume, de souffrance... Jusqu'à nommer cet état d'être, 'enfer', avec Hardewijch. Mais intelligence de l'amour que ses amies, les béguines, la conduisent à traverser, dont elles lui font connaître la capacité de 'faire passage' jusqu'au retournement en possibilité de réceptionner...De voir venir... De laisser venir l'autre... De le laisser venir donner à son tour, proposer... De l'amour...(proche, ici, de la profonde méditation de ce thème au cœur de la banalité du quotidien, qu'Hélène Cixous mena en son livre '*Illa*' (1980) ; je cite de mémoire : *une femme boit son café...Si bien... Et le monde lui arrive...* Elle appelle cette attitude une leçon de '*bienvenir*'. Et dit que pour cela il faut être capable de se tenir en attente, comme devant une fenêtre ouverte...et laisser venir de l'autre devant soi, vers soi). Ne nous invite-t-elle pas ainsi à expérimenter l'écoute et la réception de l'écoute ? Or, peut-être est-il utile de se souvenir que c'est bien souvent ce que la spiritualité judéo-chrétienne invite à vivre à l'égard de Dieu...Une écoute, une réception, qui ne devrait pas produire l'anéantissement dans le non être ou la passivité totale, presque la non vie, mais au contraire faire rebondir en un dynamisme créateur (cf. La notion de '*réception dynamique*' dans ma propre étude de la Sagesse de Dieu, 1990).

Ne nous amène-t-elle pas aussi, à valoriser le simple ‘être-là’ ! La ‘présence’ au monde et aux êtres. Mais un ‘être-là’ à vivre jusque dans les pires circonstances, ces aléas de l’histoire dont nous sommes partiellement les jouets – elle cite Etty Hillesum et Simone Weil. Et de manifester ainsi ce qui a été compris de la vie de Dieu, ‘de la contingence de Dieu’, selon son expression. Déjà-là/ pas-encore de son règne par des micro-présences, des présences individuelles, dans des vies particulières, sans éclat particulier...Sortes de minuscules points de passage entre la terre et le ciel, pour le dire ainsi. Ne renvoient-ils pas – eux encore - à cet être particulier, singulier, qui vécut au 1^{er} s. en Galilée, dont nous connaissons partiellement la vie, et dont l’existence a pris un sens si dense, si ample, si profond, qu’il est devenu *Le passage*...l’être-passage... A l’intérieur de lui, entre sa dimension humaine et sa dimension divine. Et peu à peu, le symbole du passage à travers le temps et l’espace...Jésus, le Christ, en qui a été rendue saisissable, la vie en filialité divine.

Mais, à aucun moment Luisa Muraro ne le nommera ainsi. Rebutée peut-être par sa masculinité ou simplement fidèle à sa ligne de pensée, qui veut mettre en évidence ‘la théologie maternelle’. Elle montrera le très riche possible de vies féminines se déroulant dans une relation aimante avec Dieu, et de Dieu avec elles. Se tenant dans une attitude ‘de femme enceinte’ qui porte l’espérance d’une mise au monde, du bon, du bien. Une attitude qui montre la femme allant aussi au-devant de l’avenir du monde avec confiance, comme Elisabeth s’élança au-devant de sa cousine Marie de Nazareth, dit-elle. Ces féminités évoquées, appelées en témoins, ne nous disent-elles pas aussi quelque chose de cette filialité ?

A cause de la reconnaissance de cet amour entre Dieu et les femmes, ce livre est un écrit très bienfaisant. Il soigne de vieilles blessures, de vieilles colères, il efface les écoeulements produits par les impasses, les chausse-trapes, les trahisons, les poussées vers le non être, vers la non personne, que les femmes ont longuement subies de la part d’une version unilatéralement patriarcale de la théo-logie et de sa représentation de Dieu... Tel le Dieu d’Abélard pour Héloïse, dira Luisa.

Une forme de l'âme féminine, d'une verdeur printanière, se détache de son propos. Et s'il y a, certes principalement, du maternel pour la soutenir et la nourrir, selon cette autrice, elle n'est pas exempte de connotations amoureuses...ainsi que les grandes mystiques le laissent souvent entrevoir dans leurs écrits (lorsqu'ils ne sont pas corrigés par un clerc de service).

Respect, ouverture à maintenir envers l'autre, le monde, Dieu, mais aussi engagement joyeux dans le jeu relationnel entre le féminin et le divin pour que tous deux existent mieux dans le monde (cf. aussi, ci-dessus l'extrait d'une poétesse contemporaine, Jeanne - Marie Quinche), tel serait en bref le dynamisme théo-relationnel que nous donne à découvrir Luisa Muraro.

Et j'aurais envie, à mon tour, à partir de la théologie pratiquée par des femmes, de lui rappeler le lien du christique et du féminin. Ce Christ, qui a trop longtemps été indexé à la seule masculinité humaine à cause de la connaissance visible que nous en a donné cet homme, Jésus de Nazareth... Oubliant parfois qu'il s'est situé comme '*la porte*' permettant d'accéder au monde du divin. D'aller du fils – le christ - vers le Dieu – origine, prenant part à cette vie trinitaire, que selon Mme Muraro, les femmes aiment beaucoup, à cause de sa relationnalité. N'y avait-il pas aussi en lui une constante ouverture à l'autre ? Autre que le simple masculin humain, soit ouverture au divin, au féminin, au pluriel communautaire enfin. Cette ouverture dont Luisa Muraro souligne l'importance tout au long de son livre. Cette ouverture que le Dieu patriarcal, le Dieu du platonisme chrétien aussi, le Dieu des spéculations infinies au sujet de l'Un, ne laissait plus du tout apercevoir. Fermé à tout contact possible avec de l'altérité.

Longtemps le féminin et les femmes furent confinés en registre corporel, maintenus dans la non parole. Détruire, défaire, déconstruire - elle cite ici Montaigne - fut le geste premier, indispensable à la possibilité de laisser émerger ce langage, cette pensée, cette intelligibilité, de donner une vie publique à cette vie relationnelle entre Dieu et ces femmes. Mais, il arrive que Luisa Muraro gomme un peu trop parfois les aspérités de la différence qui, même dans l'entre - femmes, même entre fille et mère, mère et fille (ses sujets de travail préférés) ne sont pas si facilement source de bien et de bon. Il me paraît alors que ce qui est manque, ce qui est partiel, en ce livre, est

caché par son titre : *le Dieu des femmes*. Ne devrait-il pas plutôt s'intituler 'le Dieu de *l'entre femmes*', exprimant ainsi une forme de transcendance perçue en ces lieux de l'«inter – féminités» ? *Le Dieu des femmes*, compris en un sens plus général, ne devrait-il pas comporter aussi les liens, symboles, représentations, expériences du féminin avec l'autre, comme frère, ami, compagnon, fils, père ? Donc, avec des altérités plus autres encore que celles du même genre... Car les groupes auxquels participent les femmes sont souvent mixtes et vivent aussi avec une forme de transcendance. Ce qui est en jeu dans cette perception de l'altérité n'est pas le paternel patriarcal, si souvent destructeur pour le féminin, au sens où Dorothee Sölle en a développé la critique dans son texte '*Père, puissance et barbarie*' écrit dans l'Allemagne de l'après-guerre (*Revue Concilium* 163), mais plutôt un langage du type de celui des prophétesses, qui célèbre un Dieu – présence transcendante - à l'altérité forte, et qui agit en faveur de tout le peuple (dont elles sont une partie).

Soulignons enfin que grâce à de tels livres, la parole née du '*Dieu des femmes*' (de cette part de la vie de Dieu avec l'humanité) peut intégrer l'héritage spirituel reçu et enrichir de sa vitalité joyeuse, de sa valorisation de la présence, de son ouverture volontaire à la vie de l'inconnu, l'ensemble des représentations et des symboles qui tissent notre connaissance de la vie entre Dieu et l'humanité.

Lausanne, le 21 mars 2007